



Corpus Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy*

Textes de la séance 2

Extrait 1 :

« C'est là que ça se passe et c'est là que nous sommes ».

Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy*, Éditions Verticales, page 11 (éd. utilisée Folio Gallimard).

Extrait 2 :

« Une adolescente qui a collé son front contre la vitre pour en éprouver le contact glacé, s'y écrase maintenant la face comme si elle cherchait l'air du dehors, et regarde en bas, bouche ouverte, nez tordu, cœur palpitant -, et plus loin encore, en arrière de la route, sur la haute façade d'un immeuble blanc de belle architecture, les stores bougent aux ouvertures – et, parmi eux, ceux du bureau d'un homme solitaire qui a glissé ses prunelles orageuses et veloutées entre deux lattes, bientôt sortira braquer sur la plate-forme ses jumelles de haute précision, et observe silhouette corpulente, masse sombre à l'affût ».

Ibidem, page 14 (Folio Gallimard)

Extrait 3 :

« Eddy regarde la fille poussée au milieu du cercle, quelque chose le dépasse, il évite son visage mais intercepte le haut de son corps : cou, gorge, épaule, bras. Elle n'est pas d'ici, elle n'est pas des leurs, il le sait, c'est sans équivoque quand pourtant rien, aucun détail – vêtement, maillot, bijoux, coiffure – ne permet de l'épingler sur le cadastre social qu'il a élaboré ».

Ibidem, page 36 (Folio Gallimard)

Extrait 4 :

« S'ensuit un affrontement manifeste dont Sylvestre ne saisit qu'un seul champ, celui de la femme, conservée nette au centre de ses lentilles optiques, tandis que les trois adolescents, de dos, lui échappent. Il donnerait cher pour tout entendre et tout voir ».

Ibidem, page 104 (Folio Gallimard)

Texte de la séance 3

« Vue de près, la bande de la Plate est plus hétérogène qu'elle n'y paraît : c'est l'occupation d'un même territoire, d'une même bordure qui opère la soudure. Ceux-là vivent dans les cités du Nord, seuls ou presque, livrés à eux-mêmes : parents dépassés, harassés – Ptolémée, Nissim, Bruno ; rentrés vivre leur retraite en Algérie laissant les plus jeunes sous la responsabilité des plus grands – Rachid ; travailleurs de nuit, dormant le jour, n'ouvrant quasiment plus les volets – Mickaël, Carine, Loubna ; prolos qui n'avaient pour survivre que leur force de travail si bien que le travail manquant, les voilà qui végètent, muscles mous soudain, atrophiés, flageolant aux bras et aux cuisses tandis que les ventres ballonnent au-dessus de la ceinture, gonflés de mauvaise bière, et dépressifs, brutaux quand ils sortent de leur torpeur – Nadia ; enfin, famille désintégrée dans la violence, père en prison, mère multipliant les séjours en hôpital



psychiatrique – Mario. Ils sont encore scolarisés, collège ou lycée, vont aux cours vaille que vaille. D'autres attendent d'avoir seize ans pour en finir avec la vie scolaire, dont Mickaël, Bruno, Loubna qui entreront en apprentissage à la rentrée. Veulent de la thune, gagner leur vie le plus vite possible. Car la pauvreté leur colle à la peau, même si les garçons affichent les bonnes baskets, même si les filles ont le bon look, le bon gloss, le sac *ad hoc*, les fringues mode dénichées pour rien dans un décrochez-moi-ça – qualité zéro mais trois euros deux tee-shirts pailletés, c'est cadeau – même s'il est hors de question d'être les petites choses des quartiers Nord et qu'on danse comme des seigneurs. »

Ibidem, page 113 (Folio Gallimard)

Texte de la séance 5

« [...] et à présent racontent, comment ils ont trouvé le passage sous-marin au revers du Cap, parcouru le conduit en apnée sur dix mètres, un truc de héros, de *mad man* de la mer et comment ils sont frôlé des rascasses et des bonites, putain, une raie, j'ai bien reconnu, l'œil mi-clos, la gueule gluante, putain, ouais, ça fait trop peur, ça vit dans le noir absolu, et ça supporte des pressions pas possibles, c'est invincible, c'est ça t'as raison, une raie, faudrait pas me prendre pour un con, pourquoi pas un octopus ou un requin marteau, oh ça voit son petit poiscaille et ça veut sa maman ».

Ibidem, pages 132-133 (Folio Gallimard)

Texte de la séance 7

« Cette nuit, Sylvestre et ses hommes ont arraisonné le Will du Moulin, qui détalait comme un lièvre vers les îles du Frioul. Il y avait deux filles dans le bateau, deux Russes effectivement – le cœur d'Opéra vrille et sa température monte –, sportives, yeux froids yakoutes et chevelures ukrainiennes, tatouées au ventre, de grands pieds bronzés. Elles jouent les étonnées, prétendent ne pas connaître un mot de français, le bateau inspecté ne livre aucune trace de trafic de poudre hormis un sac de cash – cinq mille euros – et un carnet qu'Opéra compulse aussitôt, des mots s'y alignent en français, des mots qu'il n'a jamais croisés, le Diesel, les Maures, la Baudroie, il brandit chaque page en travers d'une source lumineuse, cherchant à lire, ensevelis sous d'autres ou écrits à l'encre sympathique, les noms des Antoine, celui de Tony de La Ciotat, celui de l'ex-gérant du Chantaco, cherchant à lire le nom de Tania, s'aimerait cryptologue. Si fiévreux qu'il tombe de tout son long au beau milieu du quai où l'on vient amarrer le voilier, on lui tapote la joue, on l'asperge de flotte, on lui tend un sucre, il reprend du poil de la bête, demande qu'on embarque les deux filles du Will, il est minuit, un petit convoi se met en branle vers l'immeuble de la Sécurité où ceux de la Plate se sont rhabillés et grelottent, ahuris de s'être fait prendre, ils connaissaient pourtant la durée de la grande figure, avaient chronométré leur retraite. À présent, ils se posent des questions, se demandent pourquoi Opéra était sur le pied de guerre, pourquoi ceux de la Sécurité étaient-ils déjà sur la Plate à leur sortie de l'eau [...] ».

Ibidem, pages 155 - 156 (Folio Gallimard)



Texte de la séance 8, évaluation

« Puis il déclare ok, on va y aller en même temps. Elle hoche la tête, et un frisson la parcourt tout entière, passe sous sa peau, des picots chair de poule apparaissent, les minipoils se dressent au garde à vous. Une fois en position de départ, d'un coup la voilà pâle, les cernes creusés, elle est exsangue. Eddy ne dit rien. Il voudrait tout arrêter mais sur le *Just Do It*, le scénario s'est emballé. Il vient à son tour se mettre en place à côté d'elle, ils font la même taille, trente centimètres les séparent. Ils prennent leur respiration, décomptent les secondes, trois, deux, un . . . go ! se précipitent alors dans le ciel, dans la mer, dans toutes les profondeurs possibles, et quand ils sont dans l'air, hurlent ensemble, un même cri, accueillis soudain plus vivants, et plus vastes dans un plus vaste monde. »

Ibidem, page 48 (Folio Gallimard)